

## LA RECONNAISSANCE D'UN LION



ELUI qui parcourt les rues étroites et tortueuses de l'antique et vénérable ville de Brunswick, est frappé de plus d'un souvenir des temps passés. Mais son attention est surtout attirée sur un des plus remarquables princes allemands que puisse mentionner l'histoire, car la ville lui doit sa forme actuelle de même que son droit municipal.

Bien que la ville de Brunswick soit déjà citée dans des documents en 1031, elle n'était pourtant encore qu'un lieu ouvert, jusqu'à ce que, Henri le Lion qui commença à régner en 1146, non seulement l'agrandit considérablement, mais aussi la forti-

fia.

Les vieilles fortifications ont été rasées en 1797, et la ville s'est depuis embellie et a beaucoup changé.

La nouvelle résidence est un magnifique édifice, et l'ancien château où demoraient les Ducs, sert maintenant de caserne.

Devant le château est le monument le plus célèbre que possède la ville. C'est un grand lion de bronze.

On pourrait peut-être croire que ce monument ait été érigé en mémoire du prince, brave comme un lion, que nous venons de nommer ; mais il n'est rien, car, le duc Henri lui-même l'a fait ériger en souvenir d'une de ses plus curieuses aventures.

Et voici comme elle se passa :

Henri le Lion était, comme on sait, non seulement un guerrier brave et courageux, mais aussi un prince généreux et magnanime, toujours prêt à secourir quiconque se trouvait dans le besoin.

Il revenait donc d'une croisade en Palestine, et il chevauchait seul, en avant de ses compagnons, par le désert.

Il eut alors devant ses yeux un spectacle aussi singulier que terrible.

Un des grands rois du désert, un lion était en lutte avec un énorme serpent, et celui-ci avait réussi à l'enlacer de telle façon que le lion ne pouvait plus ni se mouvoir ni se défendre.

Son hurlement se changeait déjà en un sourd et douloureux râlement.

Le duc Henri vit tout cela d'un coup avec ses yeux d'aigle.

Sans hésiter un moment, il prend son épée, pousse hardiment son cheval en avant, et applique un coup si violent au serpent que l'immonde reptile lâche à l'instant sa noble victime.

Et après quelques autres coups aussi bien appliqués le serpent périt dans le sable.

Alors Henri descend de cheval et regarde le lion qui, bien qu'il pût mieux respirer, était encore couché languissant à terre.

Il était tellement épuisé de l'épouvantable

lutte dans laquelle il avait failli périr, qu'il ne pouvait se mouvoir ; haletant de soif, il tirait la langue de sa grande gueule.

Le duc chercha de l'eau autour de lui pour rafraîchir son protégé.

Et heureusement, il entendit le doux murmure d'une source.

Il prit son cheval par la bride et alla dans la direction du murmure, jusqu'à ce qu'il trouva la source derrière un rocher.

Il prit son casque, le remplit d'eau et revint près du lion ; il mouilla d'abord sa langue et le fit ensuite boire.

Le noble animal reprit alors ses forces, et, après un moment, il lécha la main de son sauveur ; ensuite il se leva et secoua sa crinière.

— Maintenant tu n'as plus besoin de moi ! lui dit le duc en souriant, et il monta sur son cheval pour s'en aller.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit le lion se mettre aussi en mouvement et rester auprès de lui comme un chien fidèle !

Et il en fut ainsi pendant tout le voyage.

Le lion suivait le duc Henri partout où il allait. Quand il dormait, le lion était couché à ses pieds.

Lorsqu'ils atteignirent enfin la côte, le vaisseau dans lequel le duc Henri allait traverser la mer, était déjà prêt.

Mais les matelots virent avec terreur le compagnon du duc, et refusèrent de prendre le lion sur leur vaisseau.

Ce fut en vain que le Prince irrité le leur ordonna. En vain leur offrit-il aussi de grandes sommes s'ils prenaient l'animal avec eux : la peur de perdre la vie était plus grande que leur cupidité et la crainte des menaces de leur maître.

Henri ne pouvait attendre : ses ennemis avaient fait de nombreuses entreprises contre lui pendant son absence et, pour s'emparer des forteresses de la Saxe, répandaient le bruit de sa mort.

Il fallait donc qu'il se hâtât, s'il ne voulait être complètement dépouillé.

## NOS CHÉRIS



Marie et Tony. — Grand-papa, viens vite voir comme Fido te ressemble !

Obligé de se séparer du lion, le duc passa encore une fois sa main gantelée sur la crinière du fidèle animal ; alors il sauta dans le bateau qui le conduisit au grand vaisseau, et dès qu'il eut atteint on leva l'ancre.

Le lion était d'abord resté comme pétrifié à la côte.

Que signifiait le départ de son bienfaiteur et l'abandon où il le laissait ?

Lorsqu'il vit que son maître ne revenait pas vers le rivage, il se mit à hurler d'une façon lamentable, et se précipita enfin dans les vagues.

La tête dressée, et les narines étendues, il nagea quelque temps après le vaisseau.

Combien le cœur du duc n'a-t-il pas dû saigner en voyant du pont du vaisseau le noble et fidèle animal lutter contre les vagues dans la vaine espérance de l'atteindre ?

On pouvait voir combien, peu à peu, les forces du pauvre nageur diminuaient. Il restait de plus en plus en arrière du vaisseau ; en des intervalles toujours plus longs se dressait sa belle tête au-dessus des vagues, jusqu'à ce qu'enfin, couvert d'une énorme vague, il disparut pour ne plus reparaitre.

Le duc Henri, de retour dans sa patrie, érigea un lion en bronze, en mémoire du fidèle animal qui avait prouvé en mourant qu'un bienfait n'est pas toujours payé d'ingratitude, et que la vraie fidélité ne craint pas même la mort ; car elle est plus forte qu'elle !...

ARMAND SAVVÈTE.

## UN NOUVEAU SAINT



Tom. — Est-ce que ça t'irait d'avoir une place de saint dans le paradis ?

Le vieux sabboteur. — Fichtre, oui !

Tom. — Quel saint que tu voudrais être ?

Le vieux sabboteur. — Saint Ivre

## FOURRURES GARANTIES



Madame Parvenue. — Je veux une garniture en fourrures ; mais vous savez, là, de la vraie ; rien qui ait été travaillé par ces voleurs d'industriels ; quelque chose qui vienne directement de l'animal.